

Cinq thèses pour illustrer la vitalité des cultures populaires des villes françaises

Par Jean Hurstel*

Thèse numéro un :

Les « cultures urbaines » n'existent pas

Les Autorités publiques en France ne savent pas comment étiqueter, comment classer les démarches culturelles nouvelles issues des quartiers périphériques et des milieux populaires. Après les avoir désignées « cultures émergentes », elles ont définitivement opté pour le terme « cultures urbaines » après plusieurs manifestations à la Villette. Connaissons-nous des cultures qui ne soient pas urbaines ? L'opéra, les musées, les théâtres se situent en règle

général au cœur des villes et constituent les signes majeurs de l'urbanité depuis des siècles mais personne n'aurait l'idée de les réunir sous le terme de « cultures urbaines ». Les pouvoirs publics ne savent pas comment se situer par rapport aux cultures populaires quand elles ne relèvent pas du Folklore ou des musées des « Arts et traditions populaires ». Quelle réalité se cache sous l'étiquette cultures urbaines ? Un immense mouvement culturel issu des quartiers populaires il y a plus de vingt ans rassemblé sous le nom plus adéquat de mouvement hip hop.

réinterprétées à partir d'un modèle venu des Etats-Unis.

Thèse numéro deux :

Ce mouvement est profondément lié à un Espace : les Banlieues

Contrairement à la nomenclature officielle, ces « cultures urbaines » n'émergent pas dans le centre des villes mais à leur périphérie. Les banlieues des villes françaises, nommées par les pouvoirs publics « quartiers sensibles », représentent une spécificité française, une singularité qu'on ne retrouve guère dans d'autres villes européennes.

Les Banlieues en France sont des quartiers périphériques densément construits d'immeubles collectifs désignés sous les doux noms de « blocs », de « barres », de « tours », élevés dans les années soixante et généralement isolés du centre des villes. Alors qu'en Grande-Bretagne ou en Belgique les quartiers périphériques rassemblent des populations aux revenus élevés, les Banlieues françaises regroupent tous les problèmes sociaux du Pays :

- Les ménages pauvres (24 % alors que la moyenne nationale est de 10 %)
- Les « familles monoparentales » des femmes isolées avec enfants
- Des migrants en grand nombre avec tous les effets d'une discrimination quant à l'accès au travail
- Des chômeurs et surtout des chômeurs jeunes dont la proportion s'élève dans certains quartiers à plus de 44 %.

C'est bien dans ce contexte de pauvreté et de discrimination que naissent ces nouvelles formes de culture populaire reprises et

Thèse numéro trois :

Ces nouvelles formes de culture populaire sont liées à un Temps et s'inscrivent déjà dans une Histoire

C'est en 1985 que l'émission de télévision de Sidney présente les premiers éléments de ces cultures issues des quartiers portoricains et noirs de New York sur la première chaîne française. Très rapidement, les jeunes des Banlieues reprennent ces mouvements de la break dance sur des cartons dans les caves et les rues de leur quartier. Ils trouvent là une culture tierce qui transcende les cultures traditionnelles dont ils sont issus. Dix ans plus tard, elles prennent un rapide essor et rayonnent dans l'Espace public mais connaissent des évolutions très diverses.

Thèse numéro 4 :

La divergence des champs artistiques s'est progressivement accentuée

Si à l'origine la déclaration de la nation Zoulou de Africa Bambaata s'efforçait de donner un cadre commun au mouvement, très rapidement, la danse, le rap et le graff ont connu des évolutions divergentes en France.

Le Rap a probablement connu l'évolution la plus rapide, car immédiatement adopté par les industries culturelles et les medias, alors que dans les banlieues, des centaines de jeunes continuaient à plancher sur les dictionnaires de versification pour faire rimer leurs alexandrins.

La break dance, dont l'émergence dans l'agglomération de Lyon fut dense et rapide, a été adoptée par les compagnies de danse contemporaine et les Institutions culturelles publiques.

Dans la périphérie de Lyon, en répétant avec un groupe de copains dans les rues du quartier, le groupe « Accrorap » est constitué avec Gilles Rondot et de nombreux autres danseurs qui ont essaimé à leur retour en fondant leur propre compagnie. Depuis le 1er janvier 2009, Kader Attou a été nommé à la direction du Centre Chorégraphique National de La Rochelle. Cette évolution n'est pas seulement institutionnelle, elle correspond et se nourrit d'éléments issus de la Capoeira et des traditions indiennes, des éléments de la Danse contemporaine.

Le Graff ou Graftis Writer, ces immenses calligraphies urbaines apposées à la bombe sur les murs et les trains de nos cités, restent à la fois une action sauvage susceptible d'une condamnation pénale et en même temps une forme d'Art reconnue exposée dans les galeries et les musées.

La forme la plus récente d'expression orale de textes rythmés sans être rimés, le Slam, a connu une efflorescence rapide en moins de dix ans. De Georges Cyprien à Sarcelles au « grand corps malade », des centaines de slameurs dans les cafés ou dans des salles de musiques amplifiées font vibrer la force de cette forme d'expression individuelle et poétique.

Thèse numéro cinq :

Ces nouvelles formes de culture populaire réalisent la conjonction inattendue de l'expression artistique et d'un public populaire

La force et la pérennité de ce mouvement, c'est sa relation intime avec les quartiers de relégation et d'exclusion appelés Banlieues dont il est issu, sans la moindre intervention au départ des pouvoirs publics. Ce n'est que par la suite que de multiples ateliers et projets furent favorisés par les différents programmes de la politique de la Ville. L'accusation par les beaux esprits « d'instrumentalisation de la culture par le Social » ou « d'achat de la Paix sociale » fleurit alors. Mais la réalité des pratiques de ce mouvement est très loin de ces jugements des tenants de l'Art pour l'Art, car tous les artistes sont à la fois à la recherche des formes artistiques les plus élaborées et dans un même temps, ils n'oublient pas les souffrances des quartiers dont ils sont issus et transmettent aux plus jeunes leur savoir faire. Autrement dit, les artistes de ce mouvement marchent sur deux pieds : à la fois dans une vivante culture populaire de leur Temps et dans les aventures artistiques les plus contemporaines. C'est bien cette double dimension qui constitue la singularité de la situation française. Trop souvent encore en Europe, ces cultures restent très marginales et sont méprisées ou rejetées par ce qu'on pourrait appeler « la scène artistique officielle ». Par exemple, dans le domaine de la danse, on se contentera des « Battles » sans pouvoir accéder à des formes plus élaborées des chorégraphies actuelles. Comme si ces deux mondes ne pouvaient se rejoindre.

Malgré toutes les annonces de déclin et de mort de ce mouvement, il faut bien constater qu'il est toujours extrêmement vivant dans les villes françaises plus de 20 ans après son émergence, qu'il est susceptible d'innovation et de transformation.

Après tout, maintenant que la démocratisation de la Culture a montré ses limites sociales, ce mouvement issu du Terrain représente une dimension essentielle d'une Démocratie culturelle en acte.

**L'auteur : Président de Banlieues d'Europe-Quartiers du monde, réseau culturel européen pour le développement des pratiques artistiques et culturelles innovantes et participatives.
www.banlieues-europe.com*